



« CUANDO HAY TOROS ... »

NIMES - 5 Mai

Lorsque Antonio ORDÓÑEZ de l'ombre du toril (c'est bien du rondeño en personne que nous voulons parler) où il se tenait « en tapinois » sortit pour recevoir le brindis d'Amadeo dos Anjos, des « mouvements divers » — où les sifflets dominaient les bravos — saluèrent son apparition. Notre public n'a pas la mémoire courte.. Pourtant, il nous faut louer sinon le torero retiré (jusqu'à quand ?), du moins — et c'était aujourd'hui la question — l'éleveur. Bien présentée (247 kgs de moyenne) cette novillada aux armures respectables (et respectées !) accusa une caste qui aurait ressorti davantage encore si elle avait été mise à profit comme il se devait. Allant au cheval sans hésiter (trois chutes, deux demi-chutes, mais pour 40 % dues à la faiblesse d'un cheval), collant au matelas, poussant avec volonté, certains s'arc-boutant de l'arrière-train, les ex-Atanasio Fernández fonçaient sur le leurre souvent même avant tout appel de celui-ci. Le plus encasté, celui de plus de tempérament, de « genio » fut le troisième, le moins : le cinquième (inutile de demander l'explication : seul bicho de Carmina... cherchez la femme !) Ils demandaient des toreros, c'est-à-dire des gens qui soient capables de canaliser leur charge ; mais on sait que « lorsqu'il y a des toros, il n'y a pas de toreros ».

Sur CARACOL (blanc et or) les lecteurs de cette revue (à défaut de ceux de notre confrère madrilène « Digame » qui peuvent y lire à l'endroit de ce novillero chaque semaine une page publicitaire dans le style de celle qui était consacrée l'an dernier à « El Cordobés » : il arrive à la publicité de miser sur un tocard) savaient à quoi s'en tenir. La « vedette » (révélation de 1963) de l'affiche ne bomba le torse qu'au paseo. Après quoi, elle s'avéra incapable de toréer. Les coudes au corps, le leurre retiré prématurément, le petit pas en arrière, toute cette défaillante technique, sans compter les hésitations de l'homme, apprenaient au toro — par tendance naturelle avide de l'étoffe comme toute bête de sang — à entrer dans le terrain de l'homme, à serrer ses élan sur lui, à le déborder. Bref, du Caracol il n'y a rien à retenir si ce n'est une estocade poussée avec décision à son second... après qu'un spectateur lui ait demandé, en somme, s'il connaissait le B A BA de son métier. A noter que ce garçon a la chance de posséder une bonne cuadrilla. Qu'advierait-il donc de lui s'il ne bénéficiait de cet avantage ? Sur la route de l'alternative Vicente caracole avec la « fringance » d'un... escargot.

Amadeo dos ANJOS (vert amande et or) s'est vu octroyer la « Cape d'Or » que la Peña Ordóñez avait mise en compétition. Nos amis de la Peña sont généreux et vraiment désintéressés car la cape revenait de droit au ganadero. Le petit Amédée, donc, servit un toreo joli, fin, aisé... mais nous l'avions vu beaucoup plus sincère et centré qu'aujourd'hui. Il prodigua ce que j'appellerai du souvent, attaquait-il son premier fuera de cachó, très correction (ou de l'incorrection) technique. Ainsi, trop souvent, attaquait-il son premier fuera de cachó, très marginalement ; bien sûr l'animal, sur la droite, passait comme lettre à la poste : il n'était donc pas nécessaire de lui charger la suerte. Mais à gauche, après un essai avorté, Dos Anjos n'insista pas. Et à son second, si son jeu de poignet, davantage de risque au moment de l'appel firent quelque illusion (l'animal était réservé), on nota aussi que le Portugais ne prit que la moitié du risque, notamment en évitant de courir franchement la main. Pourtant, son intelligence du jeu se révéla quand, par deux fois, il sut « rattraper » ou plutôt raccrocher à sa muleta le bicho qui s'était arrêté à mi-chemin. Ici encore, pas de succès — et pas d'insistance — à la naturelle. Avec la lardoire, la prudence (on se jette dehors) propre aux portugais. Mais la réussite daigna lui sourire. Aussi pour la finesse d'une faena droitière variée, avec un joli mouvement du bras, dessinée dans peu de terrain lui accorda-t-on une oreille du deuxième, tué d'un pinchazo et d'une estocade. Moins liée fut la faena au cinquième, qu'il occit d'une atravesada et de 4/5ème de lame placée en avant et sans passer la corne. Tour de piste. A la cape, toujours ce style de porcelaine dans des véroniques, chicuelinas et gaoneras... mais le sempiternel petit pas en arrière. Dos Anjos mérite d'être revu : nous voulons espérer que cette fragilité reconnue aujourd'hui ne persistera pas, c'est-à-dire ne s'accentuera pas.

« JEREZANO » (rose et or) nous a fortement déçu à son premier. Le n° 48 prit un marronazo et trois piques (il est vrai en deux terrains diamétralement opposés) sous lesquelles il se conduisit en brave ; s'il assit le cheval à la première, son comportement à la seconde nous intéressa au plus haut point : par trois fois on lui présenta la cape, il tourna la tête — seule — à ces trois sollicitations pour la recoller immédiatement sur le « peto » et pousser de tout l'arrière-train. Son torero, qui s'était montré vaillant mais court à la cape, entreprit son ennemi par une série de doblones volontaires et utiles. Bravo ! Hélas, il sécha par la suite, mais là... comme un candidat qui remet copie blanche. Codilleo, confusion, on connaît le topo. Encore « Jerezano » eut-il la chance, après deux pinchazos corrects, de voir l'Antonio - qui n'arrêtait pas de charger, quel animal ! - s'enfermer sur la totalité de la lame.

Au sixième, le diestro joua son va-tout. Il parut se forcer, d'abord, dans des véroniques balançant le corps, puis dans des chicuelinas où nous vîmes la corne chaque fois lui frôler, lui contourner la jambe. L'animal prit trois piques, la seconde bissée de son propre chef, la troisième en sortant seul et en essayant de faire sauter l'arme ; il arriva à la muleta un tantinet fuyard et gazapeando. Aussi le début de faena par cinq statuaires, gagnant du terrain à l'adversaire et finissant au centre de la piste, prit grande allure. Mais pourquoi, aussitôt, perdre le bénéfice de cette domination en reculant pour ramener l'animal au-dessous de la Présidence ? (il est vrai, seule partie de la piste à l'ombre par cette après-midi caniculaire... où la course débuta à 15h30) Trois redondos de vaillant, un pecho. Un redondo, un pecho de la gauche et première cogida, l'animal cherchant le torero au sol, celui-ci roulant comme un tonneau pour lui échapper. Tous au quite. Emotion. Et voilà que « Jerezano » commence à toréer bien : trois bons redondos ; mais sur une nouvelle passe de poitrine, le toro à nouveau, bien sûr ! le prend. On s'arrache les cheveux. Le novillero a compris : sur la gauche enfin ! trois naturelles ; mais pecho. Attention ! quatre naturelles ; re-pecho, se découvrant encore. Vaillance ou inconscience ? trois naturelles et re-re-pecho, risquant bien sûr encore la cornada. Peu importe ! Nouvelle série de trois naturelles et pecho. J'aime ça ! J'aime les types qui s'accrochent. Chose curieuse, comme si ces cogidas lui avaient brisé les nerfs, sur lesquels il tenait, le novillero, plus détendu, se centre bien mieux et court enfin la main dans ces séries de naturelles — les seules de la journée —. Malheureusement, après un bon pinchazo en arrière, deux mauvais ainsi qu'une épée en avant ternissent le succès.

La corrida a été menée de main de maître par la Présidence. Nous aimerions pouvoir, à Pentecôte, entonner à nouveau cet air bien connu des croulants de notre âge : « Avoir un bon Coppens, etc... ». Nos arènes n'avaient jamais connu une telle affluence (9000 personnes, peut-être davantage) pour une novillada, depuis l'époque des duettistes. Si notre empresa pouvait enfin comprendre qu'il existe un public pour ce genre de spectacles ! (avec des jeunes « qui en veulent »). Le revistero ne s'armera jamais assez de patience.

PAQUITO.